LES INONDATIONS A TOULON

Les quartiers de la Rode, de l'Abattoir, d'Aguillon et du Port-Marchand sous l'eau. — Les sauvetages. — Une promenade en canot à travers l'inondation. — Notre enquête personnelle.

Pendant longtemps, on se souviendra, à Toulon, du long et triste hiver de 1908-1909. Nous avons eu toute la lyre : le froid, la glace, la grêle, la neige. Il ne nous manquait plus que les pluies torrentielles, les débordements de rivières, l'inondation. Nous n'avons plus rien à regretter : la nuit du 18 au 19 mars nous a apporté tout cela. C'est le suprême cadeau fait à la population toulonnaise par le terrible bonhomme Hiver, détesté, avec raison, des pauvres gens, avant de s'enfuir sous les quolibets du riant Printemps.

Durant toute la journée de jeudi, le ciel était resté menaçant. De lourds nuages sombres endeuillaient l'atmosphère et menaçaient à chaque instant de crever. La pluie commença à tomber vers 8 heures du soir, pour ne plus s'arrêter que le lendemain à 11 heures du matin. De furieuses averses s'abattirent avec rage sur notre ville et bientôt nos rues furent changées en de rapides cours d'eau.

Vers 7 heures du matin, alors que toute la population laborieuse de nos ouvriers et de nos ouvrières quittent leurs demeures pour se rendre à l'atelier, toutes nos voies étaient changées en véritables torrents, balayant des débris de toutes sortes. De nombreux ouvriers, surtout des faubourgs, renoncèrent à aller travailler. Des apprenties, des demoiselles de magasin retroussèrent gentiment leurs jupons, avancèrent timidement sur la chaussée, en marchant sur la pointe des pieds, mais beaucoup furent obligées de se laisser porter, d'un trottoir à l'autre, par de jeunes hommes robustes, ayant retroussé leur pantalon jusqu'au genou. Des portefaix, des désœuvrés gagnèrent quelques sous en transférant sur leurs robustes épaules, hommes et femmes, d'un lieu à un autre. Le coup d'œil était vraiment pittoresque, et si tout s'était borné à cela, ça aurait été charmant.

Malheureusement, bientôt, on apprit en ville que la placide rivière des Amoureux, sous les efforts incessants de la pluie continuant à tomber en véritables cataractes, venait de déborder et que les terrains riverains, la voie du chemin de fer du Sud-France, les quartiers de la Rode et de l'Abattoir étaient inondés. Des bruits fantastiques ne tardèrent pas à se répandre : des maisons s'étaient écroulées, il y avait de nombreux morts et le pont de l'Abattoir avait été emporté.

Nous voulûmes constater par nous-mêmes les dégâts occasionnés par ce déluge. Nous nous rendîmes sur les lieux submergés et nous pûmes constater, avec un véritable soulagement, que tout ce qu'on nous avait raconté avait été démesurément exagéré. Il n'y avait pas de maisons écroulées, il n'y avait pas de cadavres charriés par les eaux limoneuses et le pont de l'Abattoir, quoique disparaissant sous l'onde boueuse, jaunâtre et rougeâtre, était encore en place.

Le spectacle que nous avions sous les yeux n'était pourtant pas rassurant. La vaste étendue de terrain comprise, d'une part, entre la rivière des Amoureux et les talus du Champ-de-Mars : de l'autre, entre les hauteurs dominant l'ancien vélodrome et le quartier de l'Abattoir, était perdue sous une vaste nappe d'eau.

Elles ont vraiment un destin bien tragique ces pauvres baraques construites entre le chemin de la Rode, le chemin de l'Abattoir et le boulevard Paul-Bert ! Lorsqu'elles ne sont pas la proie des flammes, c'est l'eau qui les attaque, les mine, les ronge !

Toutes les modestes maisons de campagne s'échelonnant le long du boulevard Paul-Bert sont entourées par les eaux. Une panique s'est produite parmi leurs habitants se croyant à jamais perdus. On en voit beaucoup, à moitié nus, essayant de se sauver et d'atteindre, en barbotant, les fortifications séparant le Port-Marchand du champ de manœuvre de la Rode qui est changé en un véritable lac.

Le Sauvetage

Il est près de 9 h. 15 du matin, lorsque les premiers secours sont organisés. Des barques se lancent à travers cette nouvelle nappe d'eau. L'inspecteur Martel, accompagné du brigadier Bœuf, des agents Very, Pons, Simoni, Bayle, se portent au secours des personnes dont les immeubles sont inondés. Un transbordement s'effectue à l'aide de la *Joséphine*, du batelier Sauveur, secondé par le scaphandrier Michel, qui, tous deux, parviennent à sauver un pauvre vieux, M. Sager, âgé de 72 ans, qui se serait infailliblement noyé. Une quinzaine de personnes sont ainsi tirées d'affaire.

Un ancien agent, Bessac ; les bateliers Lignière, Imbert ; le patron pêcheur Malvardi Charles ; le matelot Dangeli Augustin, à l'aide de barques, fouillent minutieusement toutes les baraques et les maisons de la Rode entourées par deux mètres d'eau.

Tous ces braves gens sont secondés par un détachement de 25 artilleurs, le personnel de l'Institut d'Hygiène, un maréchal des logis, un brigadier de gendarmerie et de nombreux citoyens qui tous accomplissent courageusement leur devoir et parviennent à délivrer les nommés : Catherine Renaud, épouse Curtet, âgée de 34 ans ; Curtet François, 44 ans, et ses quatre enfants ; Bruno Etienne, 46 ans ; veuve Héloïse Martin, 47 ans ; Louise Guige, 70 ans ; Théron Joseph, 44 ans ; Montoni Joseph, 35 ans ; Brunot Joséphine, 19 ans ; Brunot Noëlie, 22 ans ; Bas Antoine, 37 ans, et sa femme ; Brunot Ernest, 39 ans, son épouse et ses trois enfants ; Michel Benjamin, 70 ans, sa femme et ses trois enfants ; Joyeux Marie, 40 ans, et ses enfants ; Bozzio Marie, 37 ans ; Petit Auguste, 28 ans, et sa femme, 25 ans ; Brun Antoine, 67 ans ; Galiotti Angelo, 53 ans ; Dutto Jean, 48 ans ; Roubino Vincent, 36 ans ; Roubino Lucie, Petit et son enfant âgé de 8 mois.

Tous ces malheureux sont hébergés au bureau de bienfaisance.

A 11 heures, arrivent sur les lieux sinistrés : les adjoints Guyonvarh et Lisbonne ; Coreil, directeur de l'Institut d'Hygiène ; Maurel, directeur des Travaux ; Morelli, conseiller municipal.

Une distribution de 100 kil. de pain est faite, au moyen de bettes et de barques, à des gens du boulevard Paul-Bert ne pouvant quitter leurs maisons.

Mais quittons les environs de la Rode. La circulation des tramways, durant toute la journée, est interrompue sur les lignes du Mourillon et de l'Abattoir. Sur la ligne du Mourillon sont organisés deux services partiels, l'un entre la gare et le Port-Marchand, l'autre entre la gendarmerie du Mourillon et les bains Sainte-Hélène. La circulation est impossible dans la grand'rue du Port-Marchand, où les eaux roulent avec impétuosité, venant inonder tout le quartier du Port-Marchand qui est changé en une île.

Sur le chemin qui mène au Cap-Brun, du pont de l'Abattoir au château Aguillon, c'est un véritable cours d'eau où un bateau circule librement.

A 1 h. 30 de l'après-midi, M. Briottet, commissaire central, accompagné de M. Gastaud, chef de la sûreté, parcourt, sur un camion, tous les lieux sinistrés, afin de s'assurer que tout le monde est sauvé.

A 5 heures du soir, le vice-amiral Marquis, préfet maritime, accompagné d'un officier d'ordonnance, visite, en automobile, les quartiers inondés.

Une visite en bateau à La Rode

Par la porte de la Rode, un torrent rouge se rue vers le Port-Marchand, s'étend en large nappe entre la gare du Sud-France et l'Institut d'Hygiène et tombe en cascade dans la darse. Des piétons ayant de l'eau jusqu'au dessus du genou traversent péniblement pour gagner le Mourillon ; les tramways immobilisés stationnent devant l'ancien vélodrome transformé en lac.

Des barques vont et viennent sur la darse et passent les piétons ; les voitures peuvent affronter le courant.

Sur les talus des fortifications, la foule se presse, nombreuse, heureuse de contempler ce spectacle et de savoir qu'il n'y eut aucune victime humaine.

Contre la grille de la porte de la Rode, des pointus et des bettes s'amarrent et font le va et vient.

MM. Guyonvarh et Lisbonne, adjoints ; M. Maurel, directeur des travaux communaux, ont dirigé depuis ce matin 9 heures les travaux de sauvetage entrepris par les habitants du quartier, les voisins, le personnel de l'Institut d'hygiène et du Bureau de bienfaisance, des bateliers, des pêcheurs, des dockers et de dévoués citoyens.

Une barque vient d'arriver avec deux bambins recueillis sur la toiture d'une cahute : on va chercher leurs parents et M. Lisbonne fait embarquer du pain, car nombre de gens se sont refusés à quitter leur maison et se sont réfugiés qui aux étages, qui sur les toits.

Un canapé passe et va s'échouer devant la gare du Sud.

Nous prenons passage dans la barque plate, la « Neige » et nous aventurons sur... le fleuve rouge.

L'accès du terrain de la Rode est difficile en raison de la violence du courant, mais on a eu l'heureuse idée de tendre une corde en travers du chemin militaire et on peut en se guidant avec elle atteindre l'entrée du boulevard Paul-Bert : il y a ici 1 m. 80 d'eau. Sur la droite, les tas de bauxite émergent des flots et font des îlots rouges entre le « fleuve Paul-Bert » et « le lac de la Rode ».

Sur la gauche, les cahutes de la cité de misère sont submergées ; seules les roulottes dominent l'eau qui semble stagner entre les barrières des enclos. Toute une étrange bimbeloterie flotte : il y a de tout et puis encore d'autres choses. Rien de lamentable comme ces taudis innombrables faits de débris de toutes sortes.

Voici l'enclos de la guinguette Paul-Bert, jeu de boules qui ne pourrait servir qu'à des naumachies : des fenêtres du 1er étage les habitants regardent le spectacle d'un œil navré. Le boulevard est barré par d'énormes pièces de bois parmi lesquelles la « Neige » évolue difficilement.

Du côté de la scierie Rimbaud, nous entendons des appels. Contre la barrière de l'entrepôt Nicolini, on aperçoit quelqu'un qui fait des signes désespérés ; quelques vigoureux coups d'aviron du patron de la « Neige » et nous voici à portée : c'est un jeune homme, M. Canezza, qui habite derrière le châlet Schmuck, il a cru pouvoir gagner Toulon, mais ses forces l'ont trahi, il a de l'eau jusqu'aux aisselles, il grelotte. A grand peine, car notre barque manque de stabilité, nous le hissons à bord pour le ramener chez lui.

La tâche n'est point aisée, car la barque passe difficilement dans les étroites ruelles ; en apercevant son fils, Mme Canezza défaille d'émotion ; le brave garçon est obligé de se remettre à l'eau, car le rez-de-chaussée de sa maison est envahi et tout le monde est réfugié au 1er étage.

Nous reprenons notre visite : nous traversons les jardins maraîchers bordant la route de l'Abattoir ; la tannerie Laïl est inondée ; suivons à travers les maisons les jardins et les entrepôts le lit du ruisseau ordinairement puant et que l'on devine à peine aux pointes extrêmes des barrières qui émergent encore par endroits. Nous nous échouons sur... un tas de fumier mais la « Neige » est vite à flot. A présent nous filons presque sans ramer : le vent d'Est et le courant nous poussent vers la Rode.

Dans une garenne dont le rez-de-chaussée est submergé, des lapins nous regardent d'un œil craintif ; l'eau affleure leur cage.

Nous passons devant le « Bar de la Savoie » par la porte, le comptoir de zinc apparaît avec ses verres et ses bouteilles ; un bouquet de fleurs fraîches dans un vase permet de supposer qu'il y avait ici un Joseph ou une Joséphine qui fêtait le 19 mars.

Devant le bar, un remous : le ruisseau de la Rode a crevé son tunnel et s'engouffre en dangereux tourbillon sous les remparts.

Nous allons tenter de traverser le Champ-de-Mars, vaste lac qui s'étend jusqu'aux talus de la rivière.

Le siphon qui, devant la scierie Rognin, apporte les eaux en trop plein des champs de la rive gauche, débouche, impétueux au point que nous ne pouvons remonter le courant. C'est par là que l'inondation commença ce matin vers 7 heures, mais une demi-heure après la rivière franchissait les talus et s'épandait sur la Rode et le Champ-de-Mars, semant l'effroi partout. La voie du S.-F. est submergée et un torrent se précipite dans la gare qui est inondée. Nous parvenons à atterrir et prenons la rive gauche couverte d'un épais limon. Les champs de la rive droite ont encore 1 m. 50 d'eau.

Au pont de l'Abattoir, l'eau passait ce matin par dessus le tablier : les troncs des chênes abattus par le vandalisme d'un propriétaire et laissés depuis plusieurs mois sur les berges ont été entraînés et ils ont battu le pont dont la solidité se trouve compromise.

Entre le pont et la propriété Aguillon, au croisement des tramways du Cap-Brun, l'eau atteint 1 m. 50. Des barques font le va et vient pour les habitants. Une voiture nous ramène par l'Abattoir, dont la route est impraticable aux piétons, car l'eau dépasse les moyeux des voitures.

La promenade est finie : nous avons vu un paysage de désolation et de ruines, mais du moins nous savons qu'il n'y a pas de victimes humaines. Les garennes, les basses-cours et les écuries ont seules été décimées et cette pensée nous a permis de voir d'un œil calme de reporter ce spectacle si rare que nous avions pourtant vu une fois déjà, les 26 et 27 octobre 1886.

LES CAMPAGNES GRAVE

De l'autre côté de la rivière des Amoureux se trouve un autre groupe de maisons, les campagnes Grave. Là aussi tous les locataires dès 7 heures du matin, ont été bloqués. Un pont en fer, qui traverse la rivière des Amoureux, est le seul moyen de communication mis à la disposition des locataires de ces quatre maisons. Dès 6 heures du matin, l'eau de la rivière passait par-dessus le pont et empêchait les nombreuses familles qui habitent dans ces maisons de quitter leurs habitations.

M. Martin, employé à l'arsenal de Toulon avec lequel nous causons quelques instants s'est aperçu qu'il était bloqué dans sa maison vers 6 heures et demie, en allant à son travail.

De la fenêtre de l'appartement qu'il occupe au premier étage d'une de ces maisons, M. Martin, fort aimable, nous fait voir que toutes les terres qui sont situées entre le chemin dit des Suies, la route de l'Abattoir et le chemin des Amoureux, c'est-à-dire toute la partie Nord, ne forment qu'un immense lac. Nous voyons au milieu de cette grande nappe d'eau émerger plusieurs maisons. Les terrains sont en contre-bas et l'eau, en certains endroits, doit avoir une hauteur de 3 mètres au moins. Au beau milieu du lac, nous apercevons la maison Peter. Le niveau de l'eau a déjà baissé d'un mètre au moins, et sur les murs de cette maison, nous voyons la trace qu'a laissée l'eau en se retirant. C'est ainsi que nous nous rendons compte qu'en cet endroit l'eau avait atteint le premier étage.

M. Martin, sur une question par nous posée, nous affirme que les personnes qui habitaient cette maison avaient été sauvées, dès le matin, à l'aide de barques.

Comment toute cette partie a été inondée ? La rivière s'était échappée de son lit près du pont du chemin de fer du Sud et avait pénétré dans la propriété de M. Garnier, horticulteur. Sous la pression formidable du courant, toujours de plus en plus violent, un mur de clôture avait été démoli sur une longueur de 20 mètres au moins. C'est par cette ouverture béante que l'eau s'était ensuite répandue dans toutes les propriétés avoisinantes.

M. Martin nous signale un détail curieux qui mérite d'être raconté. Un malheureux petit chat avait été surpris par l'inondation. Ne pouvant s'échapper, il s'était réfugié sur un petit pêcher, et là, perché sur la branche la plus haute, il resta pendant plus d'une heure, dans une situation rendue de plus en plus critique, le niveau de l'eau s'élevant toujours. Petit à petit l'arbre disparaissait entièrement dans l'eau. Finalement, ce petit animal, comprenant qu'il ne pouvait plus rester sur l'abri qu'il avait trouvé, se jeta résolument dans l'eau et, en nageant, se rendit sur une haie formée par de petits arbustes dont la partie supérieure se trouvait au-dessus de l'eau. Enfin, ce petit chat, qui avait pu pendant plusieurs heures passer par toutes les souffrances les plus atroces, réussit à se sauver.

Quant aux nombreuses familles qui habitent les rez-de-chaussée des quatre maisons Grave, elles ont vu tous leurs appartements envahis par les eaux, dès le matin, de bonne heure. Toutes ces familles, qui s'appellent Loche, Leroux, Camail et Braban, ont été secourues par leurs voisins qui habitaient les premiers étages de ces maisons.

Après avoir causé encore pendant quelques minutes avec notre obligeant interlocuteur, nous nous séparons de lui, non sans l'avoir vivement remercié des intéressants renseignements qu'il avait eu l'amabilité de nous fournir.

LES PROPRIÉTÉS BOUSSET

Poursuivant notre enquête personnelle, nous nous arrêtons devant les campagnes Bousset qui ont beaucoup souffert de l'inondation. C'est avec le camarade Dane, ancien secrétaire du syndicat des boulangers, que nous avons le plaisir de causer quelques instants.

Toutes les maisons qui sont situées entre la route de l'Abattoir et l'avenue Paul-Bert sont entourées d'eau. Toutes les communications sont coupées. Les campagnes Ollivier ; les maisons de M. Nicolini, pétrole ; de M. Richard, distillateur ; les campagnes Guimet, Bousset ont toutes été très éprouvées.

Entre toutes, les campagnes Bousset semblent avoir le plus souffert. Ces maisons se trouvent en bordure de la route de l'Abattoir, près de la rivière des Amoureux, mais en contre-bas.

Vers 7 heures et demie du matin, nous dit le camarade Dane, la rivière passe par-dessus le parapet et l'eau s'engouffre dans la propriété. Bientôt le torrent envahit les appartements du rez-de-chaussée, habités par les ménages. En vingt minutes, il y a 1 m. 80 d'eau dans toute la maison. Les femmes s'affolent, les enfants crient. Il faut organiser les secours. Les familles Donan, Vedon, Regimbaud et d'autres encore dont les noms m'échappent viennent se réfugier au 1er étage. Fuir était impossible. Nous sommes obligés de nous résoudre à attendre que les secours viennent du dehors. Bientôt arrivent des coloniaux qui se mettent à notre disposition. Peu après passent des conseillers municipaux qui nous demandent si nous avons de quoi nous nourrir. Ils nous promettent, sur notre réponse négative, de nous faire porter du pain. Mais, hélas ! on a dû nous oublier dans la distribution. De toutes les familles qui logent dans les campagnes Bousset, j'étais le seul à en avoir. Toutes les provisions que nous avions furent alors mises en commun et, à midi, nous mangeâmes tous ensemble.

Un de nos voisins, M. Nodon, poursuit notre aimable interlocuteur, a réussi, dans la matinée, à sauver un vieillard, M. Gille, brocanteur, qui habitait dans une baraque à côté de notre maison. Se jetant résolument dans l'eau, il réussit à le saisir et à le porter dans ses appartements. Là, des soins et des vêtements lui furent donnés.

Dans tout ce quartier, ajoute le camarade Dane, les dégâts sont considérables. M. Nodon, dont je viens de vous parler, est peintre de son état. Tout son matériel, ses pinceaux, ses pots de peinture, etc., ont été emportés par les eaux. Tous les meubles qui étaient aux rez-de-chaussée de ces maisons sont perdus. Jamais on n'avait vu un pareil désastre.

Après avoir serré la main de notre interlocuteur, nous nous rendons sur d'autres lieux sinistrés.

Les Sinistrés

A L'ASSISTANCE PUBLIQUE

Parmi les nombreuses personnes qui ont souffert de ces inondations, nous avons visité hier soir deux malheureux vieillards : l'un âgé de 61 ans, l'autre de 53. Tous deux, malades depuis de longues années, habitaient dans une de ces nombreuses cabanes en bois qui se trouvent à la Rode. Ces deux infortunés ont été recueillis par l'Assistance publique.

C'est dans la salle de l'Asile de Nuit que nous les avons vus.

Le premier, nommé Moureau, logeait dans une misérable masure. Dès le matin, il a été réveillé par la violence de la pluie. Cela a duré nous dit-il, pendant plusieurs heures. Je ne m'en inquiétais pas. Mais bientôt, vers 10 heures, l'eau montant sans discontinuer, j'ai compris qu'il y avait du danger à rester plus longtemps dans la cabane où je couche. Je suis alors allé me réfugier à la Guinguette Ollivier. Enfin, vers 10 heures, une barque vint me chercher. Transi de froid, tous mes vêtements étant entièrement mouillés, je fus conduis ici, à l'Assistance publique, où des soins me furent prodigués.

Le récit de l'autre malheureux, un certain Carlier Bonaventure, est à peu près identique. Lui aussi logeait dans une de ces maisonnettes en bois. Il couchait dans le bar de la Savoie et est âgé de 61 ans.

Quand je suis sorti de mon lit, nous dit-il, l'eau avait déjà envahi la chambre. Je n'eus pas le temps de m'habiller. Je saisis quelques vêtements et j'essayais alors de m'enfuir. J'avais de l'eau jusqu'au-dessus de la ceinture.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas essayé de vous sauver plus tôt ? lui avons nous dit.

— L'année dernière le même fait s'était produit. Je pensais toujours que la pluie allait cesser et que je ne courais aucun risque.

Après avoir prodigué quelques paroles d'encouragement à ces deux intéressants vieillards nous prenons congé d'eux.

Dans l'arsenal

Par suite des fortes pluies de l'avant-dernière nuit, tous les chalands de charbons et autres allèges étaient inondés hier matin et certes plusieurs eussent coulés bas sans l'intervention rapide de la Direction des Mouvements du Port, qui envoyait dès la prise du travail toutes les chaloupes et remorqueurs pomper.

Dans les cales de l' « Iéna » il y avait plus de 0 m. 70 d'eau, les batteries étaient également inondées et le bâtiment donnait de 4 à 5 degrés de bande sur tribord.

La gabare à vapeur « Polyphème », le remorqueur « Hercule » et deux canots-pompes des Mouvements Généraux n'ont cessé de pomper pendant toute la journée l'eau qui se trouvait dans les cales de ce navire.

Le préfet maritime et le major général s'étaient rendus à bord pour donner des ordres en conséquence.

Sauvetage au chemin du Cap-Brun

Sur la route du Cap-Brun, dans la partie comprise entre la rivière des Amoureux et la propriété Aguillon, il n'y avait pas moins de 1 m. 50 d'eau.

Les habitants des maisons de ces parties bloquées par les eaux se réfugièrent sur les toits, en proie à une émotion bien compréhensible.

Heureusement de généreux sauveteurs se portèrent courageusement à leur secours. Arrivant l'un des premiers, le garde-champêtre Mallet invita M. Fabre, directeur de la scierie, à mettre à sa disposition des madriers énormes avec lesquels on confectionna à la hâte deux radeaux.

C'est à l'aide de ces radeaux que MM. Garnero, Hossaille, Chatelain, maréchal des logis trompette de l'artillerie coloniale ; Roubaud, maréchal de logis de l'artillerie coloniale ; Versini, lieutenant de l'artillerie coloniale ; Bolot Pascal, Bouvier, Garcin et Balestra purent délivrer les pauvres gens bloqués dans les eaux, parmi lesquels M. et Mme Gobille, Mme Esquilante et la veuve Raynaud.

Cette dernière, une sexagénaire, pendant qu'on opérait son sauvetage, tomba du radeau dans l'eau. Il fallut la repêcher. La pauvre femme était évanouie. On la transporta aussitôt chez M. Aguillon, où le docteur Pélissier, en tournée de ce coté, lui donna des soins empressés et efficaces.

Les accidents

Sur la route des Ameniers qui va du pont de l'Abattoir à St-Jean-du-Var, existe un tournant des plus dangereux pour les voitures, au lieu dit du Croissant-Doré. Par suite des pluies diluviennes de la nuit dernière, des quantités énormes de pierres et de petits rochers avaient été apportés pendant la nuit à cet endroit par les torrents d'eau qui étaient descendus des hauteurs des Ameniers. Hier après-midi, vers 1 heures et demie, sur un char à deux roues, une sorte de jardinière se trouvaient toute la famille Squilfante, composée du père, de la mère, du fils Raphaël et de trois autres parents. A ce tournant qui, malgré les réclamations fréquentes des habitants de ce quartier, n'est pas encore pourvu d'un parapet, la terre détrempée s'étant affaissée sous le poids du véhicule, la jardinière culbuta et bascula dans le fossé longeant la route. Toutes les personnes qui se trouvaient sur le char furent violemment projetées sur le sol. M. Squilfante fut assez grièvement blessé à la jambe gauche ; son épouse, que nous avons vue dans le courant de l'après-midi, en visitant les quartiers inondés, se plaint de douleurs internes. Quant aux autres personnes, elles ne furent que légèrement contusionnées.

Après avoir reçu des soins à l'Epicerie du Croissant Doré, les blessés furent transportés en voiture de place au domicile de leur fils.

Nous devons ajouter que M. Squilfante et sa femme habitaient dans la propriété Aguillon une petite maisonnette qui a été entièrement envahie par les eaux.

Les dégâts

Les dégâts, qu'on n'a pas encore pu évaluer totalement, sont énormes. Une grande quantité de poules, de lapins, de pintades ont été victimes du cataclysme.

Nous assistons, au quartier de l'Abattoir, à un poignant spectacle ; une mère éplorée recherchant ses enfants.

Derrière le château Aguillon, M. Arnaud, dit « Pataras », entrepreneur de voitures, sauve à grand'peine un cheval dont le compagnon d'écurie était mort noyé. M. Chabre, le pharmacien-droguiste du cours Lafayette, a eu ses entrepôts inondés. Il a subi de grands dommages.

M. Bernard, concessionnaire des allumettes qui avait acheté un stock approximatif de 30.000 et qui en avait pris livraison hier, a eu sa marchandise détériorée en grande partie.

M. Chiron, représentant de commerce, a eu ses sucres fondus.

M. Chollan, négociant en bestiaux, dont les écuries sont situées près de l'Abattoir, a pu, à grand'peine, sauver ses bœufs. Des hommes qui procédaient au sauvetage avaient de l'eau jusqu'à la ceinture.

A la tannerie Laïl, les dégâts sont énormes. Tous les cuirs en magasin ont été submergés. L'eau a même éteint les foyers de la machine. La tannerie chôme.

En dernière heure, le bruit court que les sinistrés vont constituer un syndicat pour défendre leurs intérêts.

A LA GARDE

Depuis un mois, des pluies très fréquentes avaient bien des fois submergé notre plaine, mais cette fois c'est une véritable inondation. Dans un laps de temps relativement très court, l'eau a atteint une hauteur inconnue de mémoire d'homme ; elle passe par dessus le chemin de La Garde au Pradet et arrive jusqu'au village. A l'heure où nous écrivons le niveau augmente toujours.

A environ 200 mètres de la Burlière se trouve la laiterie de M. Marchetti. Dès ce matin 8 heures, cette laiterie commençait déjà d'être entourée d'eau ; mais vers les 10 heures, M. Michel Zunino, âgé de 20 ans, qui possède une distillerie située en face de la laiterie Marchetti et qui suivait les progrès de l'eau, comprenant que M. Marchetti et sa famille pouvaient se trouver en danger, résolut d'aller leur demander s'ils avaient besoin de secours. Malgré le froid, il se mit résolument à l'eau et ce n'est pas sans quelques difficultés qu'il atteignit la laiterie, car l'eau lui arrivait jusqu'à la ceinture, il trouva la famille Marchetti dans la désolation. Sur les conseils de M. Zunino, M. Marchetti s'étant décidé à évacuer son bétail, le sauvetage commença.

M. Barale Adolphe, employé de M. Zunino, s'étant joint à eux, on conduisit les 11 vaches composant le troupeau dans les locaux de M. Zunino et de quelques voisins ; on transporta ensuite la femme et les enfants de M. Marchetti.

Le dévouement et le courage dont MM. Zunino et Barale ont fait preuve en cette circonstance méritent les plus grands éloges. Le jeune neveu de M. Marchetti, âgé de 14 à 15 ans, a également contribué pour une large part au sauvetage. Nous adressons à tous nos félicitations.

Plusieurs campagnes situées dans la plaine doivent avoir environ 0.50 d'eau chez eux et par suite, les habitants, ainsi que le bétail se trouvent dans une situation critique. Des ordres sont donnés pour que l'on exerce une surveillance continue sur ces campagnes.

Le temps étant toujours très incertain et de nouvelles et fortes pluies à craindre, M. le maire a envoyé chercher à la Garonne deux petits bateaux afin de pouvoir, en cas de besoin, porter secours aux inondés.

A HYERES

La pluie est tombée en abondance pendant toute la nuit et toute la journée d'hier. De 3 à 8 heures du matin, le pluviomètre de M. le docteur Vidal a enregistré huit millimètres d'eau. Les courriers de Giens n'ont pu partir à cause de l'état de la route. Le Gapeau et le Roubeaud ont débordé et les eaux ont envahi de nombreux jardins, notamment au quartier du Deux-Gares. Les dégâts sont importants.